

pen

CLUB FRANÇAIS



N° 36

juillet 2022

LA LETTRE



Cercle Littéraire International, l'un des Centres du PEN International

Organisation mondiale d'Écrivains accréditée auprès de l'UNESCO

11 bis, rue Ballu 75009 PARIS

Courriel : français.penclub@neuf.fr

**La Lettre du
P.E.N. club français
N°36 – juillet 2022**

Sommaire

<u>Éditorial : <i>La Lettre évolue</i> par Jean Le Boël</u>	p. 3
<u>Colette Klein : <i>Hommage à Andreï Tarkovski</i></u>	p. 4
<u>Colette Klein : <i>Limbo</i></u>	p. 6
<u>Catherine Pont-Humbert : <i>Volodymir Karatchynsev</i></u>	p. 8
<u>Antoine Spire : <i>Contributions du PEN Club français aux débats de Bled</i></u>	p. 12
<u>Cécile Oumhani : <i>Guerre en Ukraine</i></u>	p. 25
<u>Le P.E.N. Club français : Adhésion et charte</u>	p. 28

Directeur de publication : Antoine Spire

Maquette : Jean Le Boël

Couverture et images, pages 11, 21 et 27 : Maria Desmée

ÉDITORIAL

Cette *Lettre* paraît après un délai un peu plus long que les précédentes. C'est que son projet évolue...

Pendant de nombreuses années, sous forme de bulletin papier d'abord, puis en format électronique, la Lettre du Cercle Littéraire International, PEN Club français, a été le principal outil d'information auprès de ses membres.

La création d'un site (<https://www.penclub.fr/>), outil plus souple, qui accueille l'actualité au fil des jours et qui évite d'encombrer les messageries d'envois non désirés, puisqu'on doit faire l'effort de le consulter, a rendu désuète cette pratique de l'infolettre dans la plupart des cas.

Pour clarifier les usages, éviter les doublons inutiles, nous avons décidé la création d'une commission qui classerait les contenus et les affecterait au support le plus opportun.

À côté du site, donc, plus attentif à l'urgence de nos combats, la présente Lettre aurait pour fonction d'accueillir les articles de fond et la création.

Cette trente-sixième livraison constitue une nouvelle étape de cette transformation. Elle partage encore du contenu avec le site, mais nous comptons bien sur le talent et sur l'inspiration de nos adhérents pour qu'à l'avenir, y soit prédomine l'espace consacré à une production plus intemporelle et au regard d'écrivains engagés selon nos idéaux.



Jean Le Boël

Colette Klein : Hommage à Andreï Tarkovski

Traversée.

Il m'arrive parfois de penser - mais je suis une imposture créée par l'oisiveté, pris dans les ramifications d'un film - ; il m'arrive parfois de penser que Tarkovski n'a existé que dans mon imagination : j'habite le monde qu'il a créé, j'y survis, je m'y fourvoie à la recherche du sacré.

Derrière le miroir de la caméra affleure la lumière ocrée d'une mémoire prisonnière de ses propres reflets.

Hangars et cathédrales me tiennent lieu de déserts où je me ressource, guidé, subjugué par l'approche d'une aube chaque jour attendue avec de plus en plus de ferveur.

Je suis le présage qu'on n'aborde qu'en rêve.

Le chien tout d'abord couché à mes pieds, relève la tête, à l'écoute, se redresse, m'entraîne vers la porte derrière laquelle je m'attends à trouver Dieu ou l'un de ses anges et, se confondant avec Son image, je parviendrais à la guérison. Mais pourrait-il me répondre ?

L'espoir, sans cesse différé, s'efface dans une brume en apesanteur, ligne qui s'enfuit à perte d'horizon, au-dessus d'une eau annonciatrice de ma propre chute.

Le ciel est partagé : d'un côté, le jour qui n'en est pas vraiment un, gâté par une pluie qui le ronge, et de l'autre, la nuit, qui n'en est pas vraiment une, ouverte par une brèche de flammes. Le chemin couvert de boue me fait redouter Son silence.

Dans l'impossibilité de me réfugier contre l'obscur, je ne peux ni parler ni crier. Seulement prier.

Derrière la porte, rien d'autre qu'un couloir qui conduit à une grotte où s'immisce un rai de soleil, dans lequel, à contre-jour, on devine la silhouette d'une femme, incarnation de la beauté. Je m'agenouille. Son visage se superpose progressivement avec celui de ma mère. Je sens le sol, sous mes paumes, devenir humide, friable, progressivement envahi de filets argentés qui s'infiltrèrent au sortir des roches.

Je pourrais encore tomber. Tomber et ne plus me relever.

Je tremble à l'idée de parvenir à ne plus être que musique. Ma voix cherche à raviver des images suscitées avant ma naissance et qui, depuis ce temps, se lovent dans mes cellules en une constellation qui, plus tard, éclatera dans ma poitrine, irradiant la douleur absolue.

Au-delà de la grotte – peut-être n’était-ce qu’une église, à-demi effondrée –, en dépit du regard inquisiteur d’un oiseau, je m’approche de l’arbre, de l’arbre unique, posé devant le ciel, crucifix au milieu d’une plaine dévastée.

Est-ce lui mon sauveur ?

Je tiens, entre mes mains, une icône venue du fond des âges, entre mes mains, sans que je m’en étonne. Au lieu de m’apaiser, elle scrute en moi l’indicible qui me hante. Je la dépose contre le vent.

Je suis ici et ailleurs. L’obsession, plus grande que moi, plus grande que ma quête, enchante l’écorce devenue humaine. L’écorce que j’embrasse.

Il est trop tard, me dis-je.

Le chien revient auprès de mes pas. Ni lui ni moi ne sommes faits pour la tendresse.

Il est trop tard, je le sais.

La constellation éclatera plus tôt que prévu, source brûlante qui nomme la mort et qui, du bout des doigts, touche le visage des gisants, sans leur apporter de réponse, sans résoudre jamais la moindre équation de l’Énigme.

Le chien, alors, me fera traverser le fleuve.

Ce texte ne se veut pas une analyse de son œuvre, seulement une rêverie personnelle en hommage au maître né en 1932, il y a donc 90 ans.

Colette Klein : *LIMBO*¹

Le film s'ouvre sur une scène dont on ne sait si elle est absurde, ridicule ou burlesque, ou seulement *décalée*, une leçon de savoir-vivre qui s'adresse à une assistance d'hommes venus visiblement des quatre coins du monde. On sort de cette salle et le décor s'impose, fascinant par sa beauté tout autant mortifère que symbolique : l'Ecosse, une île presque déserte – où l'on verra plus de poulets que d'êtres humains – où vivent quelques migrants livrés à eux-mêmes, angoissés, guettant le facteur susceptible de leur apporter une réponse à leur demande d'asile. Île battue par des vents violents et qui deviendra très vite prise par les neiges.

Le titre du film n'est pas traduit – Limbes en espagnol, langue du cinéaste – et c'est bien là en effet un lieu d'attente, entre paradis et enfer, no man's land de l'exil, pays qui n'en est pas un, entre-deux que parcourt inlassablement Omar.

Jamais aurore boréale n'aura suscité autant d'émotions, pas seulement esthétiques – mais je ne veux pas dévoiler le ressort dramatique qui donne sa valeur à cette scène.

Omar était musicien. Il avait du succès. Ses parents, exilés en Turquie, l'ont incité à partir. Maintenant qu'il les joint par téléphone, ils émettent des doutes qui font échos à ses propres incertitudes. Ils lui demandent avec insistance des nouvelles de son frère resté en Syrie pour combattre. Ce frère qui aura pris une autre route qui les a séparés à jamais. Ce frère qui a choisi la lutte, lui qui a choisi de rester accroché à son oud. Quand l'autre combat, comment reprendre la musique ? Au début, son bras dans le plâtre l'empêche de jouer. Et ensuite ? La culpabilité, les remords ? Le syndrome du survivant ? Comment vivre quand d'autres, là-bas, meurent à votre place ?

Voir Omar, le personnage principal, s'éloigner de dos sur une route, renvoie bien sûr à quantités d'autres films et non des moindres. Symbole évident de la solitude de l'exilé qui ne sait pas ce que le destin lui réserve, qui ne peut que marcher, toujours. Solitude tempérée par la fraternité, et même l'amitié.

L'amitié qui lie Omar et Farhad, Afghan, est elle aussi décalée, nourrie de poésie, d'incongruités qui font sourire, entre mélancolie et joie pure. Le spectateur est également pris par cette joie qui naît du formalisme du film, superbe, où le dépaysement n'est pas seulement celui ressenti par les personnages exilés de leur pays, mais aussi par le fait qu'on peut être dérouté par la physionomie en apparence

¹ Film sorti à Paris le 4 mai 2022. Réalisé par Ben Sharrock et interprété par Amir El-Masry, Vikash Bhai, Ola Orebiyi.

indifférente de ce musicien qui ne parvient plus à jouer même si tous ses proches lui disent qu'*un musicien qui ne joue plus est un musicien mort*.

Il le sait. Il répond que son oud ne sonne plus de la même façon. Comment pourrait-il en être autrement ? Son oud est lui aussi en terre étrangère. Ni la lande ni la mer ne peuvent le faire résonner si son maître ne se réconcilie pas avec lui-même. La mort de l'un lui fait un temps oublier son instrument. Une autre mort lui permettra de comprendre que c'est peut-être lui, malgré tout, qui a fait le bon choix : vivre et créer.



Colette Klein

Catherine Pont-Humbert Volodymyr Karatchynsev

« Éternité, Amour, Poésie », la trilogie du poète ukrainien Volodymyr Karatchyntsev.

De son regard bleu pâle, comme délavé par la douleur et la colère, Volodymyr Karatchyntsev poète, essayiste, traducteur et journaliste, arpente les allées du Marché de la poésie de Paris en ce mois de juin 2022. Invité, sur proposition du Président d'honneur du Pen Club, Sylvestre Clancier, il est notamment intervenu sur la scène du Marché de la poésie le jour de l'ouverture. Il a entamé depuis le mois de février un cycle de poèmes intitulé *Graphies* qui disent les horreurs d'une guerre fratricide entre Russes et Ukrainiens.

Né en 1950 à Lviv, à l'ouest de l'Ukraine, près de la frontière polonaise, il vivait dans cette ancienne cité inscrite au Patrimoine mondiale de l'Unesco et capitale culturelle de l'Ukraine contemporaine jusqu'au déclenchement de la guerre.

Imprégné par les profondes racines multiculturelles de sa ville natale qui ont influencé son penchant pour l'étude des langues, il a mené pendant plus de vingt ans une carrière diplomatique dans plusieurs pays (notamment Consul général d'Ukraine à Naples).

S'il s'est senti poète dès l'âge de douze ans, c'est à l'université, à la lecture des œuvres de Breton, Tzara, Michaux, Queneau, Éluard (dont il est devenu le traducteur) ou encore Guillevic que son écriture poétique s'est réellement révélée.

Il était, jusqu'au déclenchement de la guerre, le directeur du journal culturel *Pulse* à Lviv. Sa femme et leur fillette de 11 ans sont parties les premières pour la Pologne, dont il souligne l'extraordinaire solidarité avec les Ukrainiens. Lui, malade, a dû rester à Lviv encore quelques temps, avant de les rejoindre. Depuis ils vivent en exil en Suisse. Et dans ses *Graphies* le poète n'oublie pas de célébrer « les branches grises des cerisiers... les montagnes bleues foncées », la paix de ce paysage helvète, bien loin de ce que connaît son pays depuis quatre mois maintenant.

Au Marché de la poésie, il me parle de ce qu'il a vécu depuis le mois de février et le mot guerre ne quitte pas un instant son récit. Russes et Ukrainiens sont frères ennemis, dit-il. Cette notion de fraternité dans les circonstances de la guerre doit bien sûr être interrogée. Très vite il ajoute que les événements prouvent combien cette fraternité est factice. En réalité, Ukrainiens et Russes ne sont pas frères, et ne le seront

jamais. Certes, et notamment à l'est du pays, beaucoup d'Ukrainiens parlent russe. Lui-même le parle, son père était russe de la région de Kharkiv, aujourd'hui totalement détruite. Aujourd'hui tous les intellectuels ukrainiens quittent la langue russe.

Le président russe c'est l'empire du mal, dit Volodymyr Karatchyntsev. Ses modèles ? Hitler et Staline, ajoute-t-il, avec en plus la technologie et la propagande modernes. Il a déjà massacré la Syrie, il continue en Afrique et en Ukraine, jusqu'où, et jusqu'à quand ? Nul ne le sait.

La seule issue serait que la Russie perde cette guerre qu'elle a déclenchée, et qu'elle ressente l'atrocité de ce qu'elle fait subir à l'Ukraine.

Dans ses *Graphies* d'avril, Volodymyr Karatchyntsev parle des corps des victimes découverts à Butcha « surtout des enfants mutilés, torturés, violés... brulés ». Il parle des massacres perpétrés par les soldats russes (dont on tente de dissimuler les hommages devenus trop voyants avec les listes de jeunes morts en Ukraine) qui « n'est digérable ni à l'âme, ni aux yeux ». Ces soldats russes (plus de 30 000 auraient déjà péri au combat) dont on a les enregistrements envoyés à leurs familles où ils se montrent en super héros fiers de tuer, d'assassiner, de violer, sont-ils encore des êtres humains s'interroge Volodymyr Karatchyntsev qui n'hésite pas à prononcer le mot de génocide. De très jeunes gens pour la plupart, assassins eux-mêmes sacrifiés pour maintenir au pouvoir un personnage diabolique. Dans ses *Graphies* on les retrouve devenus « de vrais loups déguisés en moutons »

Alors bien sûr, dans un tel contexte, la poésie « ça se crache, ça se hurle, ça se rime aux cris des victimes, aux souffrances gémies, à tout ce qu'il vaut mieux ne jamais voir »

La poésie de Volodymyr Karatchyntsev passe par le sang, les tripes, les chairs parsemées mais n'oublie jamais l'éternité, le thème qui domine tous ses écrits, avec celui de l'amour, amour des femmes et de la nature.

Le sentiment d'éternité il l'a touché à Rome, il l'a ressenti également dans la poésie de Georges-Emmanuel Clancier qui avait choisi pour titre d'un de ses romans *L'Éternité plus un jour* (phrase empruntée à Shakespeare).

« Merci, mon Dieu, d'avoir voulu mieux nous préparer à l'éternité » dit Volodymyr Karachyntsev dans ses *Graphies* de mars.

Nous sommes arrivés au moment où l'éternité et l'amour peuvent se rejoindre dans la poésie.



Catherine Pont-Humbert



Maria Desmée : peinture 190x200cm

Bled 2022 : Contributions du PEN Club français

Le Comité des Écrivains pour la Paix du PEN International se réunit chaque année, à Bled, en Slovénie. Antoine Spire, président du PEN Club français et Philippe Pujas, responsable du Comité des Écrivains français pour la Paix étaient nos représentants mandatés. Ils ne se sont pas contentés de participer aux élections, ils ont également apporté leur contribution aux débats de fond. Nous donnons ici quatre documents signés Antoine Spire.

Les cinq cavaliers de l'apocalypse, Covid, discours de haine, manifestations violentes, réchauffement climatique, déclin de la démocratie

Pourquoi cette référence à un texte du nouveau testament pour pointer ce qui menace aujourd'hui l'humanité ? Devrait-on se raccrocher à la tradition religieuse pour se protéger des maux qui obèrent le futur de l'humanité ? Sans compter que, si on évoque les quatre cavaliers de l'Apocalypse (ils sont quatre et non pas cinq), c'est plus haut dans l'histoire qu'il faut remonter. Les drames de l'humanité d'aujourd'hui pèsent-ils autant que les conséquences de la Shoah, qui non seulement extermina des millions d'humains, principalement juifs et tziganes, mais surtout créa les conditions d'une véritable négation de l'humanité de ces hommes et de ces femmes réduits au statut de « Stücke », de morceaux, de choses ?

Évoquons plutôt cinq des maux qui ravagent aujourd'hui l'humanité : La Covid a actualisé les peurs multiséculaires de l'humanité à propos des pandémies contre lesquelles elle fut longtemps désarmée. On peut penser que la mobilisation des gouvernements et des institutions internationales contre le déploiement de l'épidémie fut une bonne chose : un peu partout dans le monde on s'est mobilisé pour éviter que les plus fragiles ne succombent à l'épidémie. Constatons cependant que les pays les plus riches de la planète n'ont pas été très sensibles au sort que le manque de moyens financiers réservait aux populations des pays pauvres de la planète. Alors que les vaccins auraient dû être considérés comme des biens communs, ils ont été l'objet d'importantes spéculations qui ont fait bondir les profits des laboratoires pharmaceutiques. Ne peut-on pas espérer qu'un jour, à l'ONU et dans les autres institutions internationales, on traite de cette question de la santé comme d'un bien commun inaliénable, sur lequel la quête du profit est proscrite ?

Mais ce n'est pas là le seul problème soulevé par la pandémie. Tous les gouvernements ont pris des mesures drastiques « pour protéger la santé des populations ». Pour cela, il fut fait bon marché des droits élémentaires des citoyens qu'on appela un beau jour à se confiner. Comme si le ralentissement des contacts entre citoyens impliquait des semaines de quasi isolement pour des populations dont il fallait seulement préserver la vie biologique. On oubliait ainsi que la vie n'est pas seulement un processus biologique, mais aussi et surtout une pratique sociale qui fait des humains des êtres de rapport à autrui. L'existence est d'abord le fruit des rapports sociaux que nous nouons avec nos semblables. Nous n'oublierons jamais la lente dégradation des âmes dans les EHPAD convertis plus que jamais en mouvoirs: Nos anciens, isolés, ont souvent dépéri faute d'interactions sociales. Terminons en ce qui concerne le virus qui sévit depuis plus de deux ans en souhaitant que les pouvoirs publics et les institutions internationales tirent toutes les conclusions utiles de l'épidémie ; il faut investir au plus près des besoins dans la recherche fondamentale et appliquée en matière de santé, entretenir dans de bonnes conditions le système hospitalier et veiller à ce que la quête du profit maximum par les laboratoires pharmaceutiques n'obère pas l'équale mise à disposition de tous des vaccins et médicaments appropriés. La santé est un bien commun qui doit être protégé pour tous, par tous les pouvoirs.

Les discours de haine ont toujours empesté l'espace public, mais Internet et les réseaux sociaux leur ont donné une exceptionnelle caisse de résonance, le plus souvent tournée contre les minorités et ceux qui ne disposent pas de tous les moyens pour se défendre ; parmi eux figurent les étrangers accusés sans fondement d'encombrer l'espace public. Compte tenu de l'impact augmenté des diatribes haineuses, la distance s'est raccourcie entre la parole, l'écrit et le passage à l'acte d'où une augmentation des actes de violence quotidienne. L'anonymat que protège l'usage des réseaux sociaux contribue à favoriser l'expression relâchée d'injures insupportables et de plus en plus nombreux sont les cyniques qui s'enorgueillissent de franchir allègrement les limites que devraient imposer le respect d'autrui et la dignité de chacun.

La méconnaissance du vocabulaire politique contribue à banaliser certains propos — dont on ne voit pas le mal qu'ils répandent —, voire à racialement sournoisement les discours tenus dans l'espace public. Enfin, la confusion, la contraction, la standardisation sémantique et syntaxique à laquelle on assiste — notamment sur Internet — vient déborder jusque dans les classes, voire dans les copies ; elle est la source d'un dévoiement possible du vocabulaire de la République. Victor Klemperer a montré amplement ce qu'il en était dans son ouvrage La langue du III^{ème} Reich : il y analyse le poison lexical distillé à longueur de temps par le

pouvoir hitlérien et la manière dont la langue allemande a été violentée par la haine nazie. Ce forçage de la langue n'est pas sans conséquence sur la violence de certaines pratiques sociales. Comment ne pas discerner une continuité entre l'usage d'injures et de vocables méprisants et la mise en œuvre de gestes d'autant plus violents qu'ils viennent traduire l'absence totale de considération pour un autre réduit à rien ? Comment ne pas apercevoir la place de plus en plus significative de cette violence sociale au point qu'on peut se demander si la démocratie n'est pas en danger, y compris dans nos pays régis par des systèmes politiques qui se disent démocratiques ? L'exemple de la brutalité des dictatures s'étend : au nom de l'efficacité et de la rapidité de la riposte, certains n'hésitent pas à souhaiter qu'on en rabatte de notre vigilance démocratique. Répondre à un discours de haine et à la violence sociale, dans un contexte démocratique, suppose de prendre le temps de la consultation, de passer une proposition de riposte au tamis de la concertation, de tempérer des jugements trop entiers, soit accepter de perdre en rapidité pour gagner en pédagogie. Ainsi les démocraties apparaissent-elles comme faibles vis à vis de dictatures qui joignent facilement et vite les actes à la menace. La défense de la démocratie suppose qu'on ne cesse jamais de la promouvoir et de s'interroger sur la façon dont on la respecte. La démocratie est un trésor qui s'abîme si on ne s'en sert pas. Elle exige un soin de tous les instants. Sinon elle décline !

Il est une cause qui peut pourtant la stimuler : c'est celle du défi climatique qui concerne tout le monde. Le GIEC vient encore de rappeler « le sombre futur d'une terre en surchauffe ». En dressant le tableau des bouleversements actuels et à venir générés par le changement climatique, ces experts nous avertissent que l'inaction n'est plus une alternative acceptable. La planète doit faire face à des canicules, des sécheresses, des inondations, des incendies, des tempêtes qui gagnent en intensité. À cela s'ajoutent des mutations plus lentes, mais tout aussi inquiétantes : mise en cause de l'existence de certaines espèces, mortalité nouvelles de plantes et d'animaux, hausse du niveau des mers. Il n'y a pas d'échappatoire au changement climatique. Tout cela exige une activité concertée à l'échelle de la planète.

Avec leurs petits moyens, les centres Pen peuvent ici jouer un rôle d'entraînement qu'on aurait tort de négliger. Nous pouvons indiquer une direction d'évolution souhaitable à nos concitoyens et faire la preuve de la passion qui nous habite en matière d'action concertée à l'échelle internationale. C'est déjà quelque chose !

Bled : Quelle paix ? Ambiguïtés du pacifisme et de l'apolitisme

Les Pen Clubs sont nés aux lendemains de la première guerre mondiale terriblement meurtrière pour réunir par-delà les frontières les écrivains poètes, dramaturges, essayistes, éditeurs, romanciers – dont les nations s'étaient combattues. Un peu dans l'optique de l'utopie courante à l'époque du « plus jamais ça ».

Ce contexte explique aisément que les deux principes à la base de ce cercle littéraire international aient été le pacifisme et l'apolitisme. En France, l'un des premiers à le rejoindre fut en effet Romain Rolland, internationaliste convaincu, dont le manifeste *Au-dessus de la mêlée* (publié en septembre 1914 dans le *Journal de Genève*) fit scandale.

Après la guerre de Quatorze, le pacifisme emporte de nombreuses convictions. On a beaucoup exalté l'humanisme de Romain Rolland, mais on oublie qu'*Au-dessus de la mêlée* condamne indistinctement tous les belligérants et par là même oublie que seule l'Allemagne – en envahissant la Belgique – a violé le droit international. Plus tard, sans doute sous l'influence de sa femme russe, Romain Rolland fut prosoviétique inconditionnel et refusa d'accepter le livre de Panaït Istrati *Vers l'autre flamme* qui décrivait l'arbitraire et la tyrannie découverts par l'écrivain roumain lors de son voyage en Union Soviétique.

Pour en revenir au Pen Club, l'histoire de l'association montre que le principe de l'apolitisme s'est révélé très rapidement intenable, ou du moins difficilement applicable. On ne peut que s'interroger sur cette notion. Sans aller jusqu'à affirmer que tout est politique, on peut difficilement prétendre que la mobilisation contre un État qui bride la liberté d'expression n'est pas politique. La défense des écrivains contre la censure touche évidemment la politique culturelle de l'État, et la cité peut difficilement ignorer le reflet que lui propose la littérature ; même la littérature de divertissement, qui s'inscrit dans un contexte social et national auquel la politique participe, n'y échappe pas !

L'expérience montre que la lutte politique ne peut être exclue des Pen Clubs. La Charte du Pen Club International stipule en effet à la fois que « les membres de la Fédération... s'engagent à faire tout leur possible... pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni » (art. 2) et que « chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays... aussi bien que dans le monde entier... » (art. 4). Et encore : « Le Pen affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. » Entre l'apolitisme et la libre critique des gouvernements, la marge de manœuvre semble pour le moins réduite ...

Par le simple fait de « répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix », pour reprendre les termes de la Charte, les membres de l'association ne peuvent se heurter qu'à des adversaires. Le faire dans la paix et la concorde semble particulièrement difficile surtout si l'adversaire tient à imposer son point de vue en adoptant des moyens violents. On ne peut pas ne pas penser à l'agression dont est victime l'Ukraine aujourd'hui. Être pacifiste est-ce refuser de livrer des armes à l'agressé ? Ce serait le lâcher et permettre à la Russie plus puissante de détruire toute l'Ukraine. La violence est de ce monde ; on peut le déplorer, mais on ne peut pas toujours l'éviter. On peut adopter le point de vue d'un Gandhi, mais ceux à qui nous nous confrontons feront-ils de même ? Le réalisme nous oblige à prendre la mesure de l'intrication profonde du politique et de la réalité. De plus, aux yeux de tout pouvoir réfractaire à la manifestation des désaccords, voire des oppositions, la libre critique sera toujours pénétrée de politique.

En 1914, le combat pacifiste de Romain Rolland pour qui « la guerre impérialiste est une conséquence inévitable, et, l'on peut même dire, une condition du système capitaliste » est un combat mené au nom de l'internationalisme. En 1939, face au nazisme, il ne s'oppose pas à la guerre, même s'il la déplore. Même un pacifiste considère qu'il y a des guerres justes...

Tout a dérapé bien avant les accords de Munich, quand Hitler arrive au pouvoir. À ce moment-là des personnes de très bonne foi veulent préserver la paix. Bien sûr, 80 ans après ces événements, c'est facile à dire, mais face à un pouvoir comme celui d'Hitler, un minimum de lucidité suffisait pour comprendre qu'on ne pouvait pas ne pas risquer une guerre mondiale, et que souhaiter la paix avec Hitler revenait à accepter sa domination.

Avoir été munichois est une erreur politique très grave que beaucoup de personnes ont commise. Quand Daladier qui vient de signer les accords de Munich sous la pression de l'opinion publique atterrit sur le tarmac de l'aéroport du Bourget et que les Français venus à sa rencontre l'applaudissent, il s'exclame : « les cons ! »... Munich était une erreur énorme, mais tout avait commencé avant. Là, pour moi, le pacifisme s'est rendu coupable à jamais. Et c'est cette période de l'Histoire qui m'a donné la conviction que lutter pour la paix est toujours ambigu.

La guerre de Quatorze, comme l'a dit, par exemple, Anatole France, était une boucherie voulue par les industriels. Être pacifiste en 1914, cela se justifiait. Mais ça ne se justifiait plus vingt ans après quand on avait pris la mesure de ce qu'était l'hitlérisme. Mais qui l'avait fait réellement ? Les opposants allemands, bien sûr, communistes, juifs, puisque toutes les oppositions avaient été muselées. Munich

apparaît comme un moment-clef pour prendre la mesure des ambiguïtés du pacifisme.

Marqués par leur Révolution et le jacobinisme, les Français sont plus que méfiants envers le pacifisme et l'apolitisme. De plus, la Révolution Française a organisé notre vie politique sur la base de deux camps opposés l'un à l'autre. En Angleterre et aux États-Unis, les consciences n'ont pas été façonnées de la même manière.

L'expérience montre que la promotion de l'apolitisme revient toujours à accepter le monde tel qu'il est, à cautionner le système existant, à ne pas exercer son droit de critique.

Éthique mondiale défaillante : la réponse des écrivains.

Depuis quelques années déjà, le verbe politique social et médiatique se veut résolument martial, sinon agressif. La haine, le racisme, la diffamation, l'insulte et l'invective campent même souvent un monde violent qui semble annoncer de futures guerres. Nous y sommes aujourd'hui, avec la guerre totale menée par la Russie en Ukraine. Incontestablement, la distance entre la parole de haine et le passage à l'acte s'est raccourcie.

À cela, il faut ajouter un contexte éthique qui s'est détérioré. À mes yeux, une de ses manifestations les plus évidentes et les plus regrettables est le cynisme avec lequel beaucoup de nos concitoyens interprètent les changements du monde ; il s'agit d'un mépris effronté, avoué des valeurs collectives qui fondent notre société. Perte des repères, crise des principes de la vie en commun ; comment n'être pas frappé par le discrédit qui frappe la morale d'hier ? On nous dira qu'il fallait obéir pour apprendre et qu'on formait sans doute de bons et loyaux sujets de la république à qui manquaient trop souvent l'esprit critique et la lucidité sur l'hypocrisie du système social qui ne pratiquait pas toujours ce qu'il prônait. Mais aujourd'hui le déficit éthique du monde s'organise autour d'un individualisme revendiqué comme principe premier et incontournable. La traduction la plus répandue se résume en une formule triviale mais significative : « J'ai bien le droit de faire ce qui me plaît ». Une telle affirmation incarne une certaine idée de la liberté réduite ou assimilée à la pure indépendance à l'égard d'autrui : c'est une exaltation du moi dans sa singularité et c'est un accent mis sur la recherche par chacun de son bon plaisir. Outre le fait que la jouissance a peu de chance d'être au rendez-vous d'un tel comportement, cette attitude individualiste est articulée sur une conception libertaire de la liberté, sur une dimension narcissique, une dimension hédoniste. Si nous stigmatisons cette formule c'est en faisant valoir par exemple que le plaisir et le bonheur ne sont pas assimilables ou en faisant valoir que le désir ne fait pas la loi, à moins de préciser – ce qui est faux – que nos désirs sont nécessairement vertueux et qu'ils s'accordent par une sorte d'harmonie préétablie avec les désirs des autres

Cet individualisme enferme l'individu dans un monde social autrement corseté, produit typique de la société marchande, où l'on renonce à la vie publique et aux responsabilités collectives pour vivre en paix avec sa famille ou même les quelques proches que l'on s'est choisis. Car l'individualisme – comme Tocqueville l'avait bien repéré – est originairement familial et renvoie à la quête par chacun de son intérêt personnel pour participer de la prospérité générale. À ses origines, le libéralisme

économique s'accompagnait de fondements religieux humanistes. Locke était un lecteur de l'Évangile et chacun sait que l'éthique protestante telle que Max Weber la concevait comporte une exaltation du labeur, du travail, c'est-à-dire l'exaltation d'autres valeurs que les valeurs monétaires. Aujourd'hui ce libéralisme est nu. Ce qu'il laisse subsister, c'est la seule valeur qu'est l'argent

Comment prendre la mesure de cette situation et comment mettre l'éthique au cœur de nos pratiques sans vouloir recoudre le moralisme d'hier ? Il faut écarter le discours de l'excuse généralisée, de l'indulgence. Affirmer que les difficultés économiques, l'absence de distractions dans certaines cités ou petites villes, le chômage excuse tout et justifie tout, revient à déresponsabiliser tout un chacun, voire à inciter au crime. Sans oublier que c'est un discours qui se retourne en suscitant – ou même en invitant à terme à la répression des crimes ou délits. L'autre discours que nous refusons est celui de l'autosuffisance des luttes politiques. On est passé, en quelques années, de l'idée que tout était politique à une secondarisation, voire parfois à une disqualification du politique en tant que tel. Il est des choix politiques à faire, face à des problèmes sociaux, comme face à des affrontements guerriers.

Mais les attentes à l'égard du politique ont changé. L'idée de réaliser le ciel sur la terre est un leurre autant que la promesse d'un avenir radieux. Les grands récits d'hier ont fait leur temps. Même l'aspiration limitée à une vie meilleure laisse beaucoup de citoyens sceptiques. Désormais, articuler l'éthique et la politique, c'est participer à des luttes partielles sur des objectifs précis et restreints. C'est construire des collectifs démocratiquement régis pour faire triompher une thématique négligée par la société. Ainsi, des millions de citoyens s'impliquent dans la vie associative et la gestion d'une ville ou d'une région : ils agissent au plus près des enjeux quotidiens de la vie collective, écrivait Gérard Mendel dans le livre « 54 millions de français sans appartenance ».

Il est un autre moyen d'intervention susceptible de redonner du souffle à l'éthique indispensable à la vie collective : c'est la littérature, telle qu'elle s'écrit dans la contemporanéité et telle qu'elle se lit dans nos patrimoines. Bien sûr, la littérature n'est pas faite de bons sentiments ; c'est surtout un « espace majeur d'interrogations et de théorisations sur l'accès au réel, sur la vraisemblance, le faux et le vrai, sur le mensonge et l'apport cognitif de la fiction » (Marie Gaille). En tant que mode d'accès à la connaissance, description de la complexité du réel, recherche sur la diversité des points de vue, confrontation des opinions, elle nous immerge dans la langue et nous livre un monde fait de mots qui disent sans fard la réalité objective et son reflet dans les consciences humaines. Ainsi reconstruit-elle les prodromes de l'éthique en ne cachant rien ; ni du for intime, ni du jeu des rapports sociaux. En se réinventant dans

la pluralité des genres, la littérature est le champ d'une liberté d'expression infinie qui aide à la prise de conscience des contradictions dans lesquelles nous baignons.

La fiction permet notamment de mettre à distance la réalité qui nous submerge, de faire des essais de comportements sans en subir les conséquences, et ainsi, de proche en proche, de dégager l'attitude éthique qu'il convient de promouvoir. « Non seulement la littérature décrit le monde social, mais elle contribue à le transformer : la fiction produit des récits ou des contre discours, agit sur les lecteurs les lois et les débats politiques » précise Alexandre Gefen. En entretenant un rapport privilégié au langage, dimension de l'être au monde, la littérature est indissociable du fait humain et contribue à reconstruire une éthique nouvelle forte des expériences d'hier.



Maria Desmée : peinture 200x200cm

La Bosnie symbole d'une paix interethnique et espérance de développement pluraliste au cœur de l'Europe.

Après la guerre qui défigura l'ex-Yougoslavie entre 1991 et 2001, la Bosnie-Herzégovine est la butte témoin d'un état plurinational et plurireligieux qui joua un grand rôle dans une Europe marquée par la guerre froide. Par sa situation géographique et par son impact culturel, la Bosnie Herzégovine a de tout temps partagé le sort historique de ces territoires où se croisent les influences et les intérêts de plusieurs peuples. La Bosnie Herzégovine est le triple carrefour où cohabitèrent nationalités, religions et forces politiques qui partagèrent l'Europe au cours de son histoire en deux sphères opposées.

- Carrefour géographique d'abord, car elle se trouve au point d'intersection de grandes routes qui vont du Sud au Nord et d'importantes pistes de caravanes qui, venant de l'Orient, reprenaient les anciennes voies romaines.

- Carrefour culturel également, parce que située à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident ; pays où l'Ouest s'achève en ouvrant ses portes à l'Est, pays où la culture méditerranéenne rayonne depuis des millénaires.

- Carrefour politique enfin où ne cessent de se heurter des intérêts opposés dès la chute de l'empire romain, dans le jeu duquel le destin des petits peuples slaves n'était le plus souvent que de la menue monnaie dans les grands calculs des puissances étrangères, comme par exemple la fameuse question des Balkans.

Contrairement à ce que prétendent les dirigeants nationalistes, soucieux d'esquiver leurs responsabilités, Serbes, Croates et musulmans vécurent ensemble assez paisiblement en Bosnie Herzégovine pendant des siècles et ceux qui, comme moi, ont séjourné à Sarajevo du temps de l'ex-Yougoslavie se souviennent d'une étonnante cohabitation pacifique de toutes les nationalités. Chacune des trois communautés respectait les coutumes et les fêtes religieuses fériées des autres ; les mariages mixtes étaient courants. La remise en question de cette pratique correspond à la lecture du livre de Mirko Kovac originaire de Bosnie, « La vie de Malvina Trifkovic » (éditions Rivages) que nous fîmes en 1992 ; ce roman retraçait le destin d'une jeune Serbe du début du XX^{ème} siècle, fuyant son collègue pour épouser un Croate. Le livre pourrait être une histoire d'amour, mais il est plutôt une radiographie de la haine, cette haine implacable qui se nourrit d'elle-même et qu'Ivan, le frère de Tomislav le Croate, revendique comme « sa seule force morale », mobilisée pour la destruction de Malvina et de ses semblables. En face, les militants de « l'honneur des Serbes » en

rajoutent dans le fanatisme. Le tout forme une « image du désespoir », comme le souligne un vieil abbé qui conclut sans conclure, laissant deux meurtres à leur mystère. Dans l'une de ses nouvelles intitulée *Valentin*, Kovac qualifie l'Histoire « d'empoisonneuse de la littérature ».

Pendant la guerre, chaque camp a commis d'innombrables atrocités. Ces crimes n'étaient pas un sous-produit accidentel du conflit, mais bien le moyen d'atteindre son objectif principal : la séparation ethnique ou la domination d'une communauté sur une autre. Quand les armes se sont tues, début 1996, les trois communautés se sont retranchées dans des zones ethniquement « pures » tenues par leurs armées respectives. Les hommes politiques – qu'ils soient serbes ou croates – tiennent à cette séparation et son maintien fut réclamé avec acharnement par des groupes responsables des pires crimes. L'absence de consensus pour une société multi-ethnique fit le jeu des extrémistes musulmans qui, sous une forme plus subtile, menèrent aussi une politique d'exclusion.

Chacune des trois communautés a ses propres programmes scolaires : ils nourrissent la haine, blâment les autres et glorifient la mythologie de son camp. Chacune a introduit l'instruction religieuse à l'école, qui prend souvent la forme d'un endoctrinement ethnique des plus primaires. Le tout contribue à cimenter la « purification ethnique » de la guerre.

La triste vérité est que depuis fin 1995 et les accords de Dayton, aucun camp n'a fait le moindre pas vers une réconciliation. De nombreux Bosniaques de tous bords disent ouvertement qu'ils peuvent cesser de haïr, mais qu'ils n'oublieront ni ne pardonneront jamais ce qui s'est passé pendant la guerre. Beaucoup ajoutent qu'ils souhaitent rester dans leur communauté ethnique séparée : après ce que les autres leur ont fait, ils ne veulent plus vivre avec eux. Dans un climat politique qui ne favorise en rien l'émergence de tout pôle non nationaliste, chacun continue de craindre d'abord et avant tout pour la survie de son identité ethnique et fait passer les intérêts de sa communauté en priorité.

Dans la dernière période , les Russes ont soutenu Milorad Dodik, le leader de la république Srpska (République serbe de Bosnie) qui répète à l'envi qu'il veut quitter l'armée, le système judiciaire et le système fiscal de la Bosnie pour recréer des institutions bosno-serbes parallèles et ainsi mettre fin aux accords de Dayton ; ceux ci avaient le grand mérite d'organiser un partage du pouvoir par rotation. Évidemment, les Européens, tout en restant prudents, rappellent régulièrement leur attachement sans équivoque au pluralisme en Bosnie qu'ils souhaitent unie et souveraine ; mais l'essentiel des efforts de l'Europe concerne l'adhésion éventuelle de la Serbie proprement dite, ce qui incontestablement changerait la donne.

La guerre menée par Poutine en Ukraine est un élément nouveau du problème. Au parlement européen et à Bruxelles, on comprend que l'essentiel est le rapport des forces avec Moscou, qui cherche par tous les moyens à réduire l'influence occidentale dans les Balkans. La complicité traditionnelle des Serbes et des Russes peut-elle sortir renforcée des événements que nous vivons ? En tout cas, il est sûr que les Serbes de Bosnie sauront s'appuyer sur le grand frère russe pour tenter de jouer leur partie autonome en Bosnie, d'autant plus que la situation économique du pays n'a rien d'enviable : depuis 2014, le chômage touche 40% de la population et les privatisations se sont soldées par un pillage des ressources publiques, ce qui favorise toutes les menées irrédentistes. Les occidentaux laisseront-ils remettre en cause les accords de Dayton ? À cette situation, il faut ajouter les craintes qui se sont emparées du Kosovo où on redoute « l'effet domino » ; les Serbes de Bosnie sont d'autant plus inquiétants qu'ils ont partie liée avec ceux qui pilonnent l'Ukraine. Serge Lavrov, le ministre des affaires étrangères de Poutine, a accusé l'Albanie, le Kosovo et la Bosnie (les trois seuls pays d'Europe où les musulmans sont majoritaires) d'envoyer des mercenaires en Ukraine. Sarajevo a affiché sa solidarité avec l'Ukraine alors que les Serbes en Bosnie comme à Belgrade prétendent à une neutralité pour le moins ambiguë.

L'exemple fragile d'un pluralisme national pacifique en Bosnie peut-il tenir le coup?



Antoine Spire

Cécile Oumhani : Guerre en Ukraine

À l'heure où nous composons cette Lettre, la protestation de Cécile Oumhani face à la guerre menée par la Russie contre l'Ukraine reste, hélas, d'une terrible actualité.

Nous, femmes et hommes épris de paix et de liberté, nous nous indignons de la cruauté des attaques menées contre la population ukrainienne. Solidaires de toutes celles et tous ceux qui les subissent, nous demandons que se taisent les armes.

En quelques heures, le 24 février 2022, la vie de millions de femmes, d'enfants et d'hommes basculait dans l'horreur de bombardements incessants.

Nous souffrons avec eux
alors qu'ils vivent dans la terreur, obligés à tout moment de chercher refuge dans des caves,
alors que maternités, hôpitaux, écoles et jardins d'enfants sont délibérément visés,
alors que des femmes doivent donner naissance à leurs enfants sous des bombes.

Nous refusons que se reproduisent les tragédies qui se sont déroulées à Alep et d'autres villes de Syrie.

Nous refusons que des villes soient rasées comme le fut Grozny.

Nous refusons que revienne la barbarie de ces sièges qui affament, assoiffent et sèment la mort.

Nous refusons que des civils soient séparés des leurs et jetés par centaines de milliers sur les routes de l'exil.

Nous refusons que des enfants doivent chercher seuls leur chemin vers d'autres pays.

Nous refusons que des humains doivent pleurer parfois leur famille entière.

Nous demandons que cessent ces atrocités. Tout doit être mis en œuvre pour que la population ukrainienne retrouve la paix.

Nous nous inquiétons de l'onde de choc de cette guerre. Ce que l'humanité n'a pas su arrêter à Grozny, puis en Syrie, se déchaîne aujourd'hui en Ukraine et se déchaînera ailleurs demain.

Il n'y a pas plusieurs humanités, dont certaines mériteraient plus que d'autres qu'on leur vienne en aide.

Il n'y en a qu'une seule.

Chacune et chacun de nous en fait partie.

Chacune et chacun de nous a droit à sa part de rêve.

Chacune et chacun de nous a droit à sa part de lumière.
Chacune et chacun de nous a droit de vivre en paix.

En plein XXI^{ème} siècle, habitantes et habitants d'une planète dont la survie est menacée, aurons-nous le temps d'en finir avec la barbarie et les rhétoriques de guerre de dictateurs ivres de pouvoir

qui interdisent qu'on prononce le mot guerre
qui arrêtent les enfants quand ils osent dire non à la guerre avec leur mère
qui traitent les vies humaines comme poussières sans importance

Aurons-nous le temps ?



Cécile Oumhani



Maria Desmée : acrylique 200x200cm

DEMANDE D'ADHÉSION

Ne pas oublier de signer la demande

NOM et prénom :

PSEUDONYME en littérature :

Nationalité :

Date et lieu de naissance :

Adresse :

N^{os} de téléphone

Courriel :

Langues étrangères :

Œuvres principales :

Collaborations éventuelles (*journaux et revues*) :

Autre profession :

Titres et qualités :

Le/La soussigné(e) déclare avoir pris connaissance des principes figurant dans la CHARTE et s'engage à s'y conformer.

Date et signature

Merci, après avoir rempli, daté et signé la demande d'adhésion, **de la détacher du dépliant et de l'envoyer**, accompagnée, d'un chèque à l'ordre du P.E.N. Club français, d'un montant au choix de :

- **80 €** représentant le montant de l'adhésion annuelle de membre actif : 70 € et les frais de droits d'entrée : 10 €
- **Au-delà de 80€** : adhésion de membre donateur :
- **À partir de 300 €** : adhésion de membre bienfaiteur.

Dans tous les cas, somme déductible du revenu fiscal (Organisme d'intérêt général)

P.E.N Club français

11bis, rue Ballu 75009 Paris – France

Présidents de P.E.N. Club français depuis sa création

Anatole FRANCE (1921-1924) - **Paul VALÉRY** (1924-1934) - **Jules ROMAINS** (1934-1939) - **Jean SCHLUMBERGER** (1946-1951) - **André CHAMSON** (1951-1959) - **Yves GANDON** (1959-1971) - **Pierre EMMANUEL** (1973-1976) - **Georges-Emmanuel CLANCIER** (1976-1979), puis *Vice-président PEN CLUB International (84=>)* - **René TAVERNIER** (1979-1989) - **Solange FASQUELLE** (1990-1993) - Jean ORIZET (1993-1999) - **Jean BLOT** (1999-2005) et Secrétaire *PEN CLUB International (81=> 97) Vice-président PEN CLUB International (98=>)* - **Sylvestre CLANCIER** (2005-2012) - **Jean-Luc DESPAX** (2012-2016) - **Sylvestre CLANCIER** (2016-2018) – **Emmanuel PIERRAT** (2018-2020) – **Antoine Spire** (2020-)

Comité exécutif :

BUREAU

Président d'honneur : Sylvestre CLANCIER.

Président : Antoine SPIRE.

Vice-présidents : Linda Maria BAROS, Malick DIARRA, Colette KLEIN, Philippe PUJAS, **Secrétariat Général :** André DERVAL, Son adjointe : Laurence PATON

Trésorerie : Thierry MESNY.

Autres membres du bureau, chargés de mission : Fulvio CACCIA, Jean-Philippe DOMECCQ, David FERRÉ, Jean LE BOËL.

Autres membres du COMITÉ DIRECTEUR.

Monique CALINON, Francis COMBES, Marie-Laure COULMIN-KOUTSAFTIS, Jean-Michel DEVÉSA, Bernard FOURNIER, Mona GAMAL EL DINE, Brigitte GYR, Fabienne LELOUP, Cécile OUMHANI, Catherine PONT-HUMBERT, Fanny de ROCQUIGNY.

Président émérite : Jean ORIZET.

Membres d'honneur : Tahar BEN JELLOUN, Claude BER, Olivier BLEYS, Nicole BROSSARD, Noëlle CHÂTELET, Thierry CHAUVEAU, Jean-Noël CORDIER, Maurice COUQUIAUD, Michel DEGUY, René DEPESTRE, Denise DESAUTELS, Jean-Luc DESPAX, Ghislain de DIESBACH, Héléne DORION, Francis ESMENARD, Jean-Pierre FAYE, Bluma FINKELSTEIN, Françoise GOUPIL, Nedim GÜRSEL, Ismaël KADARÉ, Edvard KOVAC, Jean-Clarence LAMBERT, Barnabé LAYE, Daniel LEUWERS, Amin MAALOUF, Eduardo MANET, Jean-Luc MOREAU, Sibila PETLEVSKI, Lionel RAY, Jean-Paul SAVIGNAC, Joël SCHMIDT, Kenneth WHITE.



**L'un des Centres de PEN International
Organisation mondiale d'écrivains**

Une première maxime se gravait au fronton de notre institution : L'ESPRIT N'EST PAS MOBILISABLE... La lutte des idées réclame la paix des peuples comme terrain naturel, tandis que la guerre des idéologies c'est un camouflage en même temps qu'une préparation de la guerre tout court !...

... Nous n'acceptons aucun prétexte pour que ces droits de l'esprit soient suspendus ; parce que nous savons bien que, si l'on en accepte un seul, il s'en découvrira bientôt mille. Toutes les circonstances deviendront exceptionnelles, toutes les situations deviendront de salut public lorsqu'il s'agira d'obtenir de l'esprit un silence ou un acquiescement commodes. Les mesures présentées comme provisoires s'éterniseront. Il se créera une prescription des droits de la pensée et de la littérature. Or, si nous, Fédération P.E.N., n'avons pas, hélas ! le pouvoir de remettre les choses en ordre dans tous les cas, nous avons du moins, celui d'assurer, par des actes appropriés, l'interruption de la prescription.

Jules ROMAINS
de l'Académie française

Discours prononcé, en tant que Président de la Fédération Internationale P.E.N., à l'inauguration du XV^{ème} congrès, à Paris, le 20 juin 1937.

C H A R T E

La Charte du P.E.N. International, basée sur les résolutions adoptées au cours de ses congrès, peut être résumée comme suit :

Le P.E.N. affirme que :

1° La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.

2° En toute circonstance, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.

3° Les membres de la Fédération useront en tout temps de l'influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.

4° Le P.E.N. défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations, et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare pour une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le P.E.N. affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et, comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du P.E.N. tout écrivain, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, son origine ethnique, sa langue, sa couleur ou sa religion.

ACTIVITÉS – ÉVÉNEMENTS

- Édition d'une lettre d'information numérique
- Hommage à des écrivains et des poètes français et étrangers pour l'ensemble de leur œuvre, soit à titre posthume soit de leur vivant.
- Organisation et/ou participation à :
 - La réunion mondiale annuelle de tous les P.E.N. en assemblée générale et débats en tables rondes : mises au point de dispositions et d'actions à suivre face à des événements concernant les écrivains
 - Des colloques et festivals littéraires ou de poésie à l'étranger
 - Colloques et échanges internationaux organisés par le P.E.N. International
 - Rencontres, manifestations littéraires, dîners-débats, présentation d'ouvrages d'écrivains français et étrangers en leur présence, leurs invités et les nôtres.
 - Membre des Comités de la Paix, des écrivains en prison, des droits de la femme, de la diversité linguistique et de la traduction littéraire.
 - Le P.E.N. Club est accrédité auprès de l'UNESCO.
 - Ces événements sont accueillis dans des lieux prestigieux comme La Société des Gens de Lettres, La Maison des Écrivains, La Maison de l'Amérique latine, La Maison de la Poésie, l'Institut du Monde arabe, le siège du P.E.N. Club français, etc. Ils sont ouverts aux membres du P.E.N. Club, aux Amis du P.E.N. Club, à la presse sur invitation, et au grand public qui en est informé par invitation et/ou par la presse.

EXTRAIT DES STATUTS

Les Centres P.E.N. réunissent dans chaque pays les écrivains qui souhaitent établir des relations personnelles entre eux et leurs confrères étrangers, faciliter de toutes manières la circulation des ouvrages de l'esprit et les échanges littéraires. Les membres de la Fédération P.E.N. s'engagent à se conformer aux principes de la « CHARTE » formulés par les congrès de Bruxelles, Lugano et Édimbourg.

P.E.N. Club français
11bis, rue Ballu
75009 Paris

Tous droits réservés.